1927

L'ANNEE DU PROFESSORAT LE CONCOURS A PARIS

Ce fut ma dernière année d'Ecole Normale : le professorat se préparait en deux ans, car il se déroulait en deux parties. L'année du concours fut très dure : en effet je devais me préparer à ce concours difficile, tout en travaillant, comme maître d'internat et surveillant à l'Ecole Normale, pour payer mes études et mon voyage pour Paris.

Comme ils ont de la chance ceux, qui ont leurs parents derrière eux pour assurer tous les frais ! Mais ce n'était pas mon cas, hélas. J'en ai beaucoup souffert et c'est pourquoi j'ai voulu aider, plus tard mes enfants dans leurs études et les libérer de tout souci d'argent. Je savais aussi qu'il y avait très peu d'admis au concours ; je n'avais qu'une année possible pour y arriver. Il fallait donc réussir coûte que coûte !

Je travaillais sans relâche et tard le soir, tôt le matin ; je suivais des cours et des travaux pratiques à la Faculté d'Alger, où je descendais à pied pour économiser des tickets de tramway : il n'y avait pas de réduction pour les étudiants à l'époque ! J'étais aussi aidé par les professeurs de l'Ecole Normale ; certains de mes meilleurs amis préparaient aussi ce concours, mais en Lettres.

La période des concours arriva donc et pour la première fois, j'allais prendre le bateau, traverser la Méditerranée, toucher le sol de France, prendre le train pour Paris et enfin me battre pour réussir le concours. Une véritable expédition ! En 1927, les trajets étaient très longs et les moyens de transport pas confortables. Vous ne savez pas ce que c'est ! Vous avez les avions, les TGV et encore vous trouvez toujours à critiquer

Mon frère Vincent m'accompagna au port, avec de la nourriture préparée par ma mère pour le voyage, qui serait très long. J'avais un sac avec le minimum de vêtements. Devant le bateau : « le ville d'Alger », Vincent, les larmes aux yeux, me fit les dernières recommandations :

- N'oublie pas que tu défends l'honneur de la famille, nous sommes fiers de toi et nous devons l'être encore plus. Tu dois te battre et gagner. Si tu flanches, dis-toi : « tu trembles, carcasse, mais tu savais où je te mène, tu tremblerais encore bien plus ! »

La sirène du bateau masquait le bruit des passagers, qui montaient sur la passerelle, et les mouvements bruyants de la foule ; les moteurs tournaient dans un fracas assourdissant, de la fumée noire sortait des cheminées. Les adieux avec mon frère furent émouvants ; c'était la première fois que je quittais mon pays et que j'allais découvrir la France. Mais ce n'était pas un voyage de touriste ; je savais que mon avenir allait se jouer à Paris. J'avais réussi les épreuves écrites passées à Alger, copies anonymes ; maintenant il fallait passer les épreuves orales à Paris, dans un grand établissement scolaire (Ecole Normale Supérieure de Saint Cloud) et cela pendant deux jours.

Je ne connaissais bien sûr personne à Paris et j'étais le seul Normalien à passer ces épreuves en sciences. Donc l'inconnu : « **Inch'Allah** », comme on disait dans mon bled !

Nous avons quitté le port d'Alger la Blanche. Tu es la plus belle ville : quand on s'éloigne de la baie, on voit toutes ces maisons blanches, qui s'étagent ; la place du gouvernement en bas, Bab el oued et ses ruelles tortueuses, la Casbah plus en hauteur avec ses terrasses et son

labyrinthe de ruelles, au dessus Bouzaréa, mais qu'il était difficile de tout distinguer ! Plus à gauche, les quartiers de Belcourt et les hauteurs d'Alger. Que c'était beau ! Mais tout cela s'éloignait vite. Nous avons quitté la baie d'Alger et je voyais des vagues de plus en plus hautes battre le bateau et l'écume très épaisse.

C'était la tempête très forte, je ne tenais plus debout. J'avais pris la place la moins chère, j'étais donc assis sur le pont, balayé par le vent violent. Comme première traversée, c'était un bon baptême ! Et s'il y avait un naufrage et que je ne puisse passer mon concours, et si je tombais à la mer ? Je ne savais pas nager ! Bientôt je n'eus pas le temps de penser, la force du vent me fit rouler par terre, il semblait que le bateau allait se retourner, les marins couraient dans tous les sens en criant. Je restais, couché par terre, et je connus pour la première fois le mal de mer et cela pendant toute la traversée, moi qui avais pensé réviser sur le bateau ! Que c'était long de traverser la Méditerranée et déjà il y avait injustice entre les candidats : ceux qui habitaient Paris ou à côté étaient donc favorisés. La traversée dura toute la nuit et toute la journée du lendemain et même il y eut du retard en raison de la tempête.

Nous arrivâmes à Marseille à 22 heures. J'étais épuisé, je n'avais rien mangé ni bu ; je traînais mes affaires et moi même, telle un pantin désarticulé, jusqu'à la gare Saint Charles à Marseille. Qu'il était long à monter cet escalier, devant la gare Saint Charles ! Il fallait aussi trouver le bon train, mais quel bruit, que de bousculade, personne pour renseigner. J'ai fini par monter dans le bon train et je m'installais dans un compartiment où je reprenais mes esprits, mais la tête tournait toujours. C'était une locomotive à charbon et très vite, par les fenêtres, pénétra de la poussière noire qui salissait nos visages et nos vêtements. Il fallait une nuit et une journée pour aller à Paris.

Je pris mon mal en patience, je ressentais encore le mal de mer. Très vite, mes voisins me demandèrent d'où je venais et pourquoi je faisais ce voyage. Très surprise, une dame, bien habillée et portant un chapeau tout le voyage, déclara aux autres :

- C'est curieux, il vient d'Afrique et il n'est pas noir ! Vous ne trouvez pas ?

Je décidais de rester muet jusqu'au bout ; ils étaient donc bêtes en France, j'allais leur montrer qu'un Normalien d'Afrique allait réussir ! J'avais décidé de réussir. Je ne partirai pas sans mon diplôme !

Ils ont passé, tout le voyage à parler entre eux, ayant pensé peut-être qu'en Afrique, on ne parle pas le français ! Ils mangeaient souvent et sortaient d'un panier la nappe à carreaux rouges et blancs, les serviettes assorties, un pain énorme, qu'il tranchait avec un gros couteau ; ils étalaient, sur les tranches de pain, des rillettes, du pâté, du jambon cru, des rondelles de saucisson. Tout cela arrosé de vin rouge, les bouteilles se vidaient. Après ce fut un gros poulet rôti, qui exhalait une bonne odeur chatouillant mes narines. Quand le tour des fromages arriva, ces odeurs ne me plaisaient pas du tout ! Qu'est-ce qu'ils mangent ces Français ? Mais ce n'était pas fini, les gâteaux défilèrent sous mon nez, puis le café. Et cela plusieurs fois, puisque le voyage était si long. Et ils parlaient de plus en plus fort, avec des éclats de rire, qui me faisaient mal à la tête.

A moment donné, je voulais sortir mes provisions, mais le mal de mer m'avait coupé l'appétit. Dommage car je les aurais étonné en mangeant le couscous de ma mère ou les pâtisseries orientales !

En tout cas, pas une fois il ne leur est venu à l'esprit de m'offrir un échantillon de leurs victuailles :

-C'est beau, c'est grand, c'est généreux la France, comme dirait plus tard mon frère Antoine, alors très âgé, invité à Verdun à une cérémonie commémorative en mémoire de ses camarades morts sur le champ de bataille. Le train était bondé, il ne trouvait pas de place

assise et le voyage allait être long. Dans un compartiment, il y avait quatre jeunes enfants avec leurs parents. Il leur a montré sa carte d'ancien combattant de Verdun, leur a expliqué pourquoi il faisait ce long voyage Montpellier Verdun et leur a demandé une petite place, si les jeunes enfants se serraient un peu. Les parents ont refusé et il leur a lancé sa célèbre phrase : «C'est beau, c'est grand, c'est généreux la France ! » ce qu'il aimait répéter à son retour de cette commémoration. Il n'a jamais accepté l'égoïsme de ces voyageurs !

C'est le contrôleur, ensuite qui lui a donné une place en 1^{ère} classe. N'apprenait-on pas à partager en France ? Mais il fallait surtout éviter de généraliser.

J'arrivais à Paris le soir tard et je découvrais une ville bruyante, agitée, grise et sous la pluie. Vivement que je trouve l'hôtel, que l'Ecole avait retenu près de la gare Saint Lazare. Vivement que je passe le concours et que je rentre dans mon beau pays ; mais j'avais décidé que je ne ferai pas ce voyage éreintant pour rien : je devais réussir pour défendre mon pays et mon Ecole.

En sortant du train, je constatais que mes provisions ne s'étaient pas conservées et sentaient très fort le rance, je décidais de jeter cela dans une poubelle, malgré ma faim. Je gardais le pain bien rassis et les œufs durs. Je découvrais le métro et surtout son odeur, ses galeries : quel beau travail ! Mais que de monde et d'agitation, tout le monde courait dans tous les sens.

L'hôtel, près de la gare Saint Lazare, n'était pas un hôtel de luxe, loin de là ; la chambre était minuscule, mansardée avec une toute petite fenêtre donnant sur le toit et sur les voies de la gare. Quel tintamarre et nuit et jour, les trains défilaient, crachant leur panache de fumée noire. Je décidais de manger les œufs durs, mais trois fois hélas, ils étaient devenus noirs et dégageaient une odeur insupportable de soufre et d'ammoniac. J'en avais six et pas un instant, je n'ai pensé les jeter dehors dans une poubelle. Je les ai mis dans un sac papier, dans les WC, derrière la cuvette, puis je me suis allongé, mort de fatigue. Bientôt, les cris des femmes de ménage me ramenèrent à la réalité :

- Venez voir, qui a jeté ça ? Ça pue, une infection ! On va attraper la peste ! ;
- ça doit être le nouveau, qui vient d'Algérie, des sauvages là bas ;
- j'y vais dit l'une d'elles.

La porte de ma chambre s'ouvrit et quatre femmes de ménage inspectèrent la chambre et mes affaires, mais moi, habitué à l'internat, je ne bougeais pas, je faisais semblant de dormir et même de ronfler ! Alors dépitées, elles sortirent :

- Alors, ce n'est pas lui !

Je les ai entendues nettoyer avec l'eau de Javel, en rouspétant. Après tout, ça devait souvent sentir souvent mauvais dans les WC, pour d'autres raisons ! Et, si elles étaient à ma place, comment feraient-elles ? Plus tard je sortis, pour aller boire un café au lait chaud, au café de la gare. Je commençais à vouloir manger mon pain, dur comme du bois, quand le serveur me demanda si je voulais du pain frais. Je lui expliquai que je n'avais pas assez d'argent et pourquoi j'étais venu à Paris. C'est le premier Parisien gentil, que j'ai rencontré ; il est revenu avec un véritable festin :

- Voilà jeune homme, une baguette fraîche, du beurre, de la confiture et deux croissants. Il faut manger pour réussir à votre concours ; bon appétit et bonne chance, c'est le cadeau de la maison !

Je dévorais ce festin, qui me remettait en forme, j'allais encore remercier le serveur, que je suis allé revoir avant de quitter Paris.

- Bonne chance et merde, m'avait-il dit, la veille des épreuves orales !

Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit, à cause du bruit des trains et surtout du trac. Je jouais mon avenir. Le matin du jour des épreuves orales, j'étais prêt très à l'avance, je pris, très tôt

le métro pour le centre d'examen : l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Je n'étais pas rassuré !

Les nombreuses épreuves se succédèrent, je fus brillant en maths et surtout en physique chimie : l'examineur me posait des problèmes de plus en plus durs pour me coller, mais il n'y est pas arrivé ; je me battais comme un lion ! Il m'a alors félicité, me donnant du courage pour la suite.

En sciences naturelles et en agriculture, cela a très bien marché aussi, sauf en zoologie où la question était : « le squelette du tatou ». Il y en avait à peine une ligne sur le Rémy Perrier, que je connaissais par cœur ! Un maniaque sadique, ce prof ! Je lui en ai voulu toute ma vie : tout ce que j'avais appris sur le Rémy Perrier, même pendant les vacances ne me permettrait pas d'améliorer mon score ! Les notes, mises en zoologie, étaient très basses et pourtant j'avais la meilleure, mais elle ne reflétait pas mon niveau ni mon travail dans cette matière. Par ailleurs j'avais les meilleures notes en maths et en physique chimie. Ainsi j'avais appris qu'un professeur, qui se fait chahuter pendant l'année, ne doit pas se venger sur des candidats à un concours ou un examen. Il faut être toujours juste avec les jeunes.

Enfin ! Les épreuves étaient terminées, mais il fallait attendre une journée, pour que les résultats soient proclamés. J'étais inquiet, car c'était un concours et non un examen. Je n'arrivais pas à dormir à cause du bruit, de la fatigue et surtout de l'inquiétude.

Je décidais donc de visiter Paris. Le métro était le moyen le plus économique ; avec un seul ticket, on peut rester toute la journée. Je préférais la ligne Etoile- Nation par Denfert, car il y avait une partie aérienne, où on traversait la Seine, du côté de la Halle aux vins. Meilleure encore la ligne Balard-Charenton ; près du quai de Javel, on voyait la Seine et la tour Eiffel. J'ai fait des voyages en métro, avec le même et unique ticket, presque une matinée. Cette bonne odeur de métro !

Dans les couloirs, des affiches, souvent : « Dubo, Dubon, Dubonnet ». Dans les wagons des bancs en bois, des plans avec le nom des stations, qui me faisaient rêver : Bastille, République, Concorde, Opéra, Etoile, Louvre, Palais Royal, Champs-Élysées.

Et cette odeur du métro, que j'aimerai toute ma vie ; le poinçonneur, au bout du quai, avec un appareil magique, faisait un petit trou dans le ticket de métro. A ces pieds s'élargissait ainsi une marée de confetti ! Il connaissait tous les habitués de la ligne, les aimables qui lui disaient bonjour, comme les râleurs qui étaient pressés et ne le regardaient même pas.

Les rames se succédaient, déversant leur flot de voyageurs agglutinés vers les couloirs de correspondance ou vers les sorties ; qu'ils étaient pressés ! Aussitôt ils étaient remplacés par au moins autant de voyageurs, qui se précipitaient vers les banquettes ou les strapontins libérés. Personne ne parlait à son voisin, la plupart sortait le journal : « Le Petit Parisien » ou un roman ; des femmes tricotaient. La rame s'ébranlait dans un fracas étourdissant, les portes se fermaient, dans un cliquetis métallique, dans les galeries creusées dans le calcaire du Lutétien. Et si j'allais apercevoir quelque fossile par la fenêtre ?

Dans les wagons, le chef de train, en coordination avec le machiniste, surveillait la montée des voyageurs avant d'actionner une petite sirène et de déclencher la fermeture des portes. Sur le quai, un employé surveillait la marche de ces rames et renseignait aussi ceux qui cherchaient leur correspondance.

Je visitais aussi Paris à pied, c'était gratuit ! Ainsi je découvrais Notre Dame, les bouquinistes sur les quais de la Seine, les grands boulevards, Montmartre et le Sacré Cœur, la Sorbonne, la rue de Rivoli et les Halles, les Tuileries et les Champs Élysées, la Tour Eiffel et le Champ de mars. Je ne sentais plus mes pieds !

Enfin les résultats furent proclamés et c'est le cœur serré et inquiet que je suis allé lire la liste affichée. Quelle joie et quelle fierté quand je lus mon nom et dans les premiers sur la fameuse liste tamponnée par le sceau :

Ministère de l'Education Nationale

Sont admis au Professorat option Sciences : Messieurs :

-----Cardona André

- Ecole Normale Bouzaréa Alger-----

Je sentais mon cœur battre très vite, j'avais le souffle coupé, c'était bien moi, pas de doute. Un bonheur immense m'envahit. Oui, j'avais bien réussi au professorat ; j'ai relu plusieurs fois la liste, pour en être sûr ! J'ai pensé à mes parents, mes frères et l'Ecole Normale. J'ai couru à la poste pour envoyer un télégramme et je suis allé récupérer mes affaires à l'hôtel, pour faire le voyage du retour.

J'étais tellement heureux et soulagé que mon voyage en train me parut plus court, je regardais le paysage, qui défilait. J'étais fier qu'un enfant de pauvre ait pu réussir. La force de travail et les sacrifices m'avaient été utiles. J'étais heureux pour mes parents et mes frères, qui m'avaient toujours encouragé à faire des études et aller de plus en plus loin. Le trajet en bateau fut encore mouvementé, très agité sur le pont, en raison d'une mer démontée. Mais bientôt j'aperçus la baie d'Alger la blanche : El- Djézaïr. Une merveille au soleil levant.

Sur le quai Vincent me cherchait du regard. Nos retrouvailles furent émouvantes, il m'étreignait, ses yeux étaient pleins de larmes ; il était si heureux et fier de moi !

- André, comme je suis fier de toi, tu as défendu l'honneur de la famille. Tu te rappelles, hein ? C'est moi, qui t'ai appris à lire sur l'Echo d'Alger !

De retour au village, ce fut un triomphe ; mes parents pleuraient de joie en m'embrassant. Tous admiraient mon diplôme, tout neuf, en parchemin. Antoine, très heureux et fier de moi, répétait, en montrant, à tout le monde, le diplôme tout neuf, écrit sur parchemin :

- Il a réussi à Paris, vous vous rendez compte ! A Paris, c'est plus difficile ! Un concours à Paris, c'est quelqu'un, André !

Et tous me demandaient de raconter mon voyage et comment était Paris. Cela dura un bon moment. Puis le travail reprit dans les champs. Maintenant s'annonçait le service militaire.